

L'auberge de l'Ange Gardien.

XV

COUP DE THEATRE.

Le voyage ne fut pas long. Partis le matin, nos trois voyageurs arrivèrent pour dîner à Loumigny, et pas à pied, comme au départ.

Moutier présenta Dérigny à madame Blidot et à Elsy. Lorsque Moutier lui amena Jacques et Paul pour les embrasser, Dérigny les saisit dans ses bras, les embrassa plus de dix fois, et se troubla à tel point qu'il fut obligé de sortir. Moutier et les enfants le suivirent.

MOUTIER.

Qu'avez-vous, mon ami ? Quelle agitation !

DÉRIGNY.

Mon Dieu ! mon Dieu ! soutenez-moi dans cette nouvelle épreuve. Oh ! mes enfants ! mes pauvres enfants !

Jacques s'approcha de lui les larmes aux yeux, le regarda longtemps.

« C'est singulier, dit-il en passant la main sur son front, papa a dit comme cela quand il est parti.

DÉRIGNY.

Comment t'appelles-tu, enfant ?

JACQUES.

Jacques.

DÉRIGNY.

Et ton frère ?

JACQUES.

Paul.

Dérigny poussa un cri étouffé, voulut faire un pas, chancela, et serait tombé si Moutier ne l'avait soutenu.

DÉRIGNY.

Dites-moi pour l'amour de Dieu, cette dame d'ici, est-elle votre maman ?

— Oui, dit Paul.

— Non, dit Jacques ; Paul ne sait pas ; il était trop petit ; notre vraie maman est morte ; celle-ci est une maman très-bonne, mais pas vraie.

— Et... votre père ? demanda Dérigny

d'un voix étranglée par l'émotion.

JACQUES.

Papa ? Pauvre papa ! les gendarmes l'ont emmené...»

Jacques n'avait pas fini sa phrase que Dérigny l'avait saisi dans ses bras, ainsi que Paul, en poussant un cri qui fit accourir le général et les deux sœurs.

Le pauvre Dérigny voulut parler, mais la parole expira sur ses lèvres, et il tomba comme une masse serrant encore ses enfants contre son cœur.

Moutier avait amorti sa chute en le soutenant à demi ; aidé des deux sœurs, il dégagea avec peine Jacques et Paul de l'étreinte de Dérigny. Lorsque Jacques put parler, il fondit en larmes et s'écria :

« C'est papa, c'est mon pauvre papa ! Je l'ai presque reconnu quand il a dit : « Mes pauvres enfants ! » et surtout quand il nous a embrassés si fort ; c'est comme ça qu'il a dit et qu'il a fait quand les gendarmes sont venus. »

Dérigny ne reprenait pas connaissance. Moutier commençait à s'inquiéter de ce long événouissement ; il se relevait pour aller chercher le curé, lorsqu'il le vit fendre la foule et arriver précipitamment à Dérigny.

LE CURÉ.

Qu'y a-t-il ? Un homme mort, me dit-on ! Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt ?

MOUTIER.

Pas mort, mais évanoû, monsieur le curé ; il vient de tomber par suite d'une joie qui l'a saisi.

Le curé s'agenouilla près de Dérigny, lui tâta le pouls, écouta sa respiration, les battements de son cœur, et se releva avec un sourire.

« Ce ne sera rien, dit-il, ôtez-le d'ici, couchez-le sur un lit bien à plat, bassinez le front, les tempes avec du vinaigre, et faites-lui avaler un peu de café. »

Après avoir donné encore quelques avis, le curé, se voyant inutile, retourna chez lui.